

Le sourire du Spectre, nouvel esprit du communisme

vendredi 14 juillet 2006, par [BENSAÏD Daniel](#) (Date de rédaction antérieure : janvier 2000).

Ce fichier comprend le sommaire, l'introduction et la conclusion du livre de Daniel Bensaïd : *Le sourire du Spectre, nouvel esprit du communisme*, Ed. Michalon, Paris 2000.

Les chapitres de cet ouvrage ont été placés sur le site d'ESSF dans les rubriques correspondant à la question qu'ils traitent. Il est possible de les ouvrir directement en cliquant sur le titre du chapitre, dans le sommaire ci-dessous.

Sommaire

- [Sommaire](#)
- [Le Spectre évanoui](#)
- [Un certain sourire](#)

En souvenir affectueux
de Stéphane Barsony et Salomon Tauber

Tous mes remerciements

A Charles-André Udry auprès de qui j'ai le plus appris ;

Ainsi qu'à Gilbert Achcar, Christophe Aguiton, Antoine Artous, Sébastien Budgen, François Chesnais, Philippe Corcuff, Michel Husson, Samuel Johsua, Michaël Löwy, Pierre Rousset, François Sabado, Catherine Samary, Josette Trat,
qui ont contribué à ce livre, parfois à leur insu.

Sommaire

Le Spectre évanoui [voir ci-dessous]

I. Permanences du Spectre

1. [La danse macabre des marchandises](#)
2. [Inventaire sans liquidation](#)
3. [Une histoire profane sans jugement dernier](#)

II. Intermittences du Spectre

1. [Le Capital ventriloque cause toujours](#)
2. [Postmodernes, et après ?](#)
3. [Et pourtant, elles luttent... \(à propos des classes sociales\)](#)

III. Métamorphoses du Spectre

1. [Travail forcé et bon plaisir](#)
2. [Critique de l'écologie politique](#)
3. [La femme est l'avenir du Spectre](#)

IV. Apparitions du Spectre

1. [La Propriété et le Pouvoir](#)
2. [La démocratie à venir](#)
3. L'Internationale sera le genre humain [Ce chapitre n'est pas encore disponible sur notre site].

Un certain sourire [voir ci-dessous]

Le Spectre évanoui

“ Un certain jour de juin 1848, dans un confortable appartement de la rive gauche, la famille Tocqueville est réunie. Dans la quiétude soir, retentit soudain la canonnade tirée par la bourgeoisie sur les travailleurs en émeute. Les convives sursautent. Leurs visages s'assombrissent. Mais une jeune domestique qui sert la table vient d'arriver du faubourg Saint-Antoine. Elle esquisse un sourire. Elle est congédiée sur le champ. Le véritable spectre du communisme est peut-être dans ce sourire, celui qui effraya le Tsar, le Pape,... et le seigneur de Tocqueville. ”

Antonio Negri [1].

La scène rapportée par Antonio Negri se trouve bien dans les *Souvenirs* de Tocqueville sur les journées de juin 1848. Citant de mémoire, Negri cependant transfigure l'anecdote. Tocqueville rapporte la frayeur d'un confrère qui a surpris, pendant les fusillades, les propos de deux jeunes domestiques rêvant à l'office d'en finir avec le pouvoir des maîtres : il “ se garda bien d'avoir l'air d'entendre ces marmots ” qui “ lui faisaient grand peur ” ; il attendit prudemment le lendemain de la victoire sur l'insurrection pour congédier les effrontés et les renvoyer à leur taudis.

En dépit de l'inexactitude factuelle, Negri ne se trompe pas sur le sens de l'épisode. Dans le même passage de ses *Souvenirs*, Tocqueville évoque en effet sa rencontre, rue Saint-Honoré, avec “ une foule d'ouvriers qui écoutaient le canon ” : “ Ces hommes étaient tous en blouse, ce qui est pour eux, comme on sait, l'habit de combat aussi bien que l'habit de travail. Ils remarquaient avec une joie à peine contenue que le bruit de la canonnade semblait se rapprocher, ce qui annonçait que l'insurrection gagnait du terrain. J'augurais déjà que toute la classe ouvrière était engagée, soit de bras soit de cœur, dans la lutte ; cela me le confirma. L'esprit de l'insurrection circulait en effet,

d'un bout à l'autre de cette vaste classe et dans chacune de ses parties comme le sang dans un seul corps ; il remplissait les quartiers où l'on ne se battait pas comme ceux qui servaient de théâtre au combat, il avait pénétré dans nos maisons, autour, au-dessus, au-dessous de nous. Les lieux mêmes où nous nous croyions les maîtres fourmillaient d'ennemis domestiques ; c'était comme une atmosphère de guerre civile qui enveloppait tout Paris et au milieu de laquelle, dans quelque lieu qu'on se retirât, il fallait vivre. "

À l'évocation de cette grande peur bourgeoise face à " l'esprit de l'insurrection ", on imagine bien le léger sourire sur les lèvres du spectre qui, au printemps de 1848, " hante l'Europe : le spectre du communisme". Un siècle et demi après cette proclamation inaugurale du *Manifeste communiste*, le spectre paraît s'être évanoui dans les décombres du socialisme réellement inexistant. L'heure est aux Contre-Réformes et aux Restaurations. Il y a dix ans, Francis Fukuyama décrétait la fin de l'histoire. Dans *Le Passé d'une illusion*, François Furet prétendait refermer une fois pour toutes le dossier du communisme : affaire classée. Immobilisé dans son éternité marchande, le capitalisme devenait l'horizon indépassable de tous les temps.

Mort de Marx, mort des avant-gardes ?

Fin de l'histoire, fin du communisme ?

Les fins n'en finissent pas de finir. L'histoire se rebiffe. Son cadavre reprend des couleurs. Les fantômes s'agitent. Les revenants s'obstinent à troubler la quiétude de l'ordre ordinaire.

Il y a vingt ans déjà, l'hebdomadaire *Newsweek* annonçait solennellement à la une la mort de Marx. Cette disparition trop claiionnée prouverait plutôt que le mort bougeait encore. Dès 1993, le travail de deuil était terminé : " Il n'y aura pas d'avenir sans cela. Pas sans Marx, pas d'avenir sans Marx, sans la mémoire et sans l'héritage de Marx : en tout cas d'un certain Marx, de son génie, de l'un au moins de ses esprits. Car, ce sera notre hypothèse, ou plutôt notre parti pris : il y en a plus d'un, il doit y en avoir plus d'un . [2]" La même année, Gilles Deleuze confiait : « Je ne comprends pas ce que les gens veulent dire quand ils prétendent que Marx s'est trompé. Et encore moins quand on dit que Marx est mort. Il y a des tâches urgentes aujourd'hui : il nous faut analyser ce qu'est le marché mondial, quelles sont ses transformations. Et pour ça, il faut passer par Marx. Mon prochain livre - et ce sera le dernier - s'appellera Grandeur de Marx. [3] »

Aujourd'hui, Marx est colloqué, séminarisé, et même pleiadisé. Immortalisé, à l'échelle de notre éternité académique et éditoriale. Son avenir semble assuré. Le communisme, c'est une autre affaire. Le mot semble identifié à jamais aux crimes bureaucratiques commis en son nom ; comme si le christianisme était entièrement assimilé à l'Inquisition, aux dragonnades, et aux conversions forcées.

Après le traité de Vienne, en des temps de Restauration où les noms de Robespierre et de Saint-Just étaient devenus imprononçables, où les ateliers de tissage silésiens et lyonnais frémissaient de nouvelles colères, le communisme fut d'abord un mot de connivence et de conspiration, un mot chuchoté comme une bonne nouvelle, " le nom secret de cet adversaire formidable qui oppose le règne des prolétaires dans toutes ses conséquences au régime actuel de la bourgeoisie. [4] "

Il est d'abord apparu comme une résurgence du cheminement souterrain vers l'égalité. En 1840, le premier banquet communiste de Belleville ajoutait à la devise républicaine de liberté, d'égalité, de solidarité, " un mot nouveau, celui de communisme ". Les affidés de la Société des Saisons se définirent comme des « républicains communistes » ou de des « chevaliers de la République rouge »[5] .

Plus qu'une doctrine, le communisme est bien d'abord ce mouvement réel, l'accumulation d'expériences souvent défaits et toujours recommencées, le soulèvement de l'espérance qui met à

l'ordre du jour la suppression de l'ordre existant. On peut décider d'abandonner le mot, trop malmené, trop compromis, trop souillé. On n'en serait pas quitte pour autant avec la chose. Et comment pourrait-on en finir avec le « nom secret » qui, de proche en proche, de grève en émeute, a battu le rappel des résistances, des dissidences, et des insoumissions ?

Il est facile de repérer après coup les nœuds de l'événement, et de découvrir ce qui, obscurément, se tramait en silence. Dès le début des années quatre-vingt-dix, Marx, délivré de ses « ismes » par la chute du Mur de Berlin et la décomposition de l'Union soviétique, sortait de quarantaine. Nous n'aurions plus désormais l'excuse de sa capture bureaucratique et de sa confiscation étatique, écrivait Derrida, pour échapper à la responsabilité de le lire et de l'interpréter. La dispute aurait pu rester académique si elles n'était entrée en résonance avec un renouveau des pratiques : ce fut la grande colère rouge de décembre 1995, une belle flambée de résistance hivernale, la repousse fragile d'une gauche de gauche.

Mais que peuvent les résistances lorsque l'horizon d'attente est effondré ? Après les désastres accumulés dans le siècle, devant le silence inquiétant des lendemains devenus muets, la tentation peut devenir forte de rebrousser chemin, du " socialisme scientifique " au " socialisme utopique " ; d'échapper aux illusions dogmatiques du premier pour rechuter dans des chimères sénile et fourbue, qui n'auraient plus l'excuse de l'innocence ni l'enthousiasme des premiers élans.

Faisant de nécessité vertu, la tentation symétrique consiste à vanter modestement les mérites d'une radicalité pragmatique. Relative à une modération, à une tempérance, la radicalité reste pourtant versatile. Elle ne fonde pas de projet, ne dessine pas de programme. Elle n'est radicale que par rapport à une situation donnée. Ce qui paraît radical aujourd'hui se révélera tiède et consensuel demain. Quant au pragmatisme, de bon aloi lorsqu'il oppose aux illusions lyriques ou aux aveuglements sectaires une dette inépuisable envers le réel, il peut aussi bien servir de cache-misère à un éclectisme très fin de millénaire.

La question cruciale, la question toujours neuve, « ce n'est pas le communisme, c'est le capital », c'est la « formation capitaliste de la plus-value dans ses formes nouvelles » : « Evidemment, le capital ne joue plus comme il jouait au XIX^e siècle, seuls les idiots l'ignorent. Mais il joue [6]. » Lire dans son jeu, déjouer ses fantasmagories, répondre à ses énigmes, c'est toujours l'affaire de Marx - et celle du communisme. Aussi longtemps, dit un mien ami, que le capital travaille.

Les avant-gardes meurent, dit-on. Mais elles ne se rendent pas. Elles se métamorphosent. En arrière-gardes, bien sûr. Car les premiers seront les derniers. Et réciproquement. Quoi de plus logique ? Lorsque la vague reflue, lorsque la troupe recule, il n'est pas moins glorieux de protéger les arrières, de préparer les contre-attaques à venir, que de caracoler en tête. À l'heure de la retraite, quand il importe avant tout d'arracher la tradition au conformisme qui la menace, c'est l'arrière-garde qui montrera la voie [7].

Que faire de cette tradition quand s'assombrit l'horizon qui devrait l'accueillir ? L'héritage n'est jamais simple. À la fois outil et obstacle, arme et fardeau, il est toujours à transformer, dans l'inépuisable dialectique de la tradition et de l'attente.

Hériter ne va jamais de soi. Hériter pose des questions de légitimité et donne des responsabilités : « L'héritage n'est pas un bien, une richesse que l'on reçoit et qu'on met à la banque, l'héritage, c'est l'affirmation active, sélective qui peut parfois être réanimée et réaffirmée plus par des héritiers illégitimes que par des héritiers légitimes. [8] » Tout dépend de ce que l'on fera de cet héritage sans propriétaires ni mode d'emploi.

« Un complot nous manque », dit le poète. " Une conjuration ", ajoute le philosophe. Une conspiration de spectres. On les disait disparus. Ils faisaient semblant : d'éclipses en intermittences,

ils se métamorphosent pour revenir hanter le présent.

Notes

1. Antonio Negri, " The Specter's Smile, in *Ghostly Demarcations*, édité par Michaël Sprinker, Londres, Verso, 1999.
 2. Jacques Derrida, *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 1993. Voir aussi Jacques Derrida, *Marx en jeu*, Paris, Descartes et C^{ie}, 1997.
 3. Entretien avec Didier Eribon, *Nouvel Observateur*, 16 novembre 1995.
 4. Heinrich Heine, 20 juin 1842.
 5. Alain Maillard, *La Communauté des égaux*, Paris, Kimé, 1999.
 6. Jacques Derrida, *op. cit.*, p.27.
 7. Voir Walter Benjamin, sixième *Thèse sur le concept d'histoire*.
 8. Jacques Derrida, *Marx en jeu*, *op. cit.*
-

Un certain sourire

" *Concluons provisoirement sur un sourire, le sourire que le spectre de Marx n'a jamais perdu.* ", Jacques Derrida [1].

Au pays des merveilles, Alice a surpris le sourire du chat.

Certains prétendent avoir entendu le ricanement des spectres. Mais a-t-on jamais vu un spectre sourire ? Il sourit pourtant étrangement, le spectre revenant qui est aussi le spectre à venir, même s'il n'est pas facile de dire quel est ce sourire qui flotte sur ses lèvres.

Le fétichisme de la marchandise envahit tous les pores de la société planétaire. Le despotisme du marché règne sans partage. Comment imaginer que cette globalisation du Capital puisse échapper à la globalisation de sa critique ? C'est pour cela, sans doute, que le spectre sourit en silence.

Le " capitalisme absolu " porte à son comble la logique de la marchandise dont Marx a entrevu les macabres conséquences. Le combat contre le (mauvais) esprit du Capital est d'autant plus actuel. Il est parvenu, au fil de ses métamorphoses, à faire preuve d'une extraordinaire vitalité et à réduire en fumée une forme primitive de " communisme grossier ". Mais rien ne l'immunise contre les résurgences de la question communiste dans le siècle qui commence à peine. L'esprit du christianisme a bien survécu à la chute de Babylone et aux désastres de l'Inquisition ; l'esprit du judaïsme, à la destruction du temple et à l'expulsion d'Espagne : il s'est même ressourcé et refondé à l'épreuve de l'exil. Le communisme nouveau naîtra des résistances réelles à l'ordre intolérable des choses, à ses injustices et à son désenchantement.

L'univers inégal et brutal de la mondialisation impériale est gros de barbaries inédites qu'il est

encore temps de conjurer. A condition de ne pas renoncer à changer le monde pour changer la vie. La multitude des victimes a plus de raisons qu'il n'en faut pour s'en convaincre. Mais il leur est plus difficile que jamais de briser le cercle vicieux de l'exploitation et de l'oppression, d'échapper à la servitude involontaire des aliénations et du fétichisme, de trouver enfin l'issue à la reproduction infernale de la domination.

Depuis plusieurs siècles, l'espérance têtue de libération, le refus obstiné de réduire le possible au réel, a porté le nom de Révolution. Après le siècle des extrêmes et ses épreuves désastreuses, ce nom propre, qui fut aussi un mot de passe et un mot d'ordre, s'est obscurci. Continuer à le psalmodier sans examen, comme si de rien n'était, sans remettre son sens en jeu, serait pire que vain. Ce serait une rechute dans la croyance. Une défaite de la décroissance et de la désacralisation.

En 1797, dans l'Essai sur les révolutions, Chateaubriand parlait encore des révolutions au pluriel et avec une minuscule. Paradoxalement, c'est la Révolution française, qui abolit les privilèges, ennoblit inversement ce mot d'une imposante majuscule. Sa mise au singulier de majesté s'inscrivait dans une nouvelle temporalité historique où se sont imposées d'autres abstractions singulières et d'autres fétiches modernes : la Science au lieu des sciences, l'Art au lieu des arts, le Progrès au lieu des progrès, l'Histoire au lieu des histoires.

La Révolution majuscule est pourtant restée un mot à histoires, qui noue ensemble les contenus divers dont le rêve d'émancipation s'est chargé au fil des épreuves. Celui, symbolique, de toutes les libérations désirées, dont le mythe, à la différence d'une consolante chimère, mobilise les énergies subversives en donnant la mesure de l'effort à fournir. Celui, programmatique, né des révolutions de 1848, lorsque la République sociale surgit sur les talons de la République tout court et lorsque le peuple de Michelet se divise en classes irréconciliables. Celui, stratégique, de la lutte des opprimés pour la conquête du pouvoir politique, longtemps associée, pour le meilleur et pour le pire, au coup de tonnerre d'Octobre dont les échos ont ébranlé le monde.

En un temps déjà de réaction et de déception, Kant soutenait après Thermidor qu'un événement comme la Révolution française, malgré tout, " ne s'oublie plus ", car il révèle une disposition insoupçonnée de l'humanité à s'élever au-dessus de sa ligne d'horizon. Cette " prophétie politique " si riche de promesses " ne s'oublie plus ". Elle est " trop importante, trop mêlée aux intérêts de l'humanité, d'une influence trop vaste sur toutes les parties du monde, pour ne pas devoir être remise en mémoire des peuples à l'occasion de circonstances favorables " [2]. Quels que soient les mots pour la dire, cette espérance ne saurait s'éteindre sans que l'espèce humaine y perde sa propre dignité.

A l'époque de la révolution informatique et de la mondialisation marchande, ce n'est pas l'urgence d'un changement radical qui fait problème, mais sa possibilité stratégique et pratique. On discerne mal la forme que peuvent prendre les ruptures nécessaires envers l'ordre établi. Il n'y a pourtant rien là de très surprenant. Les militaires ont la réputation d'être toujours en retard d'une bataille ou d'une guerre : au risque de les rejouer en farce, ils sont bien obligés de raisonner à partir des expériences de la veille ou de l'avant-veille. Les révolutionnaires sont dans une contradiction analogue. Ils ont un besoin vital de la mémoire des combats et des défaites. Mais leur imaginaire stratégique peut s'emprisonner ainsi dans les filets d'un passé mort qui saisit le vif.

Le doute qui pèse aujourd'hui sur l'idée révolutionnaire tient dans une large mesure à son identification avec une violence dont on redoute à juste titre le déchaînement. Mais, avec ou sans révolution, la violence est inscrite dans la logique profonde de nos sociétés d'inégalité et d'injustice. Loin d'en garantir un dépérissement automatique, les progrès scientifiques et techniques ont plutôt contribué, tout au long du siècle, à la massifier et à la rationaliser. Dans les épreuves extrêmes comme dans la banalité quotidienne, nos sociétés civilisées et policées sont capables de cruautés inouïes et de barbaries insoupçonnées.

Cette violence, si longtemps et patiemment subie, a forcément déteint sur ses victimes. “ Ils ont fait de nous des barbares ”, s’horrifiait Babeuf devant ce qu’il appela “ le populicide ” commis en Vendée par la République victorieuse. Fût-elle révolutionnaire dans ses intentions et ses objectifs, la violence qui donne la mort n’est pas une forme de lutte parmi d’autres. Elle a sa logique propre. Qui n’est jamais tout à fait innocente. Et dont nul n’est certain de pouvoir maîtriser les limites.

On a trop souvent tendance pourtant à oublier que la plupart des violences révolutionnaires fondatrices de droits nouveaux ont d’abord été dans l’histoire des révoltes contre l’oppression et des répliques aux brutalités conservatrices des pouvoirs établis. La prise de la Bastille et l’insurrection d’août 1792 ont été infiniment moins meurtrières que la guerre contre-révolutionnaire déclarée par la Sainte Alliance des trônes coalisés. La Commune de Paris victorieuse, que la réaction versaillaise déchaînée. L’insurrection d’Octobre que l’intervention étrangère et la guerre civile imposée. La République des conseils de Bavière, que les massacres perpétrés par les corps francs de M.M. Noske et Ebert. La révolte des mineurs asturiens, que le coup d’Etat franquiste et la bataille de Madrid. Le soulèvement algérien de la Toussaint, que le bombardement de Sétif et les massacres de la sale guerre coloniale. L’insurrection indochinoise de 1945, que la double guerre d’Indochine, française et américaine. Le Chili d’Allende, que celui de Pinochet. La révolution sandiniste, que la contre-révolution salvadorienne ou guatémaltèque. Et qui pourra jamais dire le prix exorbitant, à l’échelle de l’histoire, des révolutions manquées et des révolutions trahies ? Qui pourra jamais évaluer ce qu’il en a coûté à l’Europe et au monde des révolutions allemandes vaincues de 1918 et 1923 ? En est-on jamais quitte avec les revenants ?

Nul ne saurait, en tout cas, oublier sans péril que, de mémoire d’opprimé, jamais les dominants n’ont déposé les armes et ne se sont rendus de bonne grâce. L’ennemi est toujours nombreux, organisé, et impitoyable. Dans le combat inégal pour les droits à l’existence d’une humanité libre et égale, il dispose d’appareils professionnels permanents de pouvoir, d’information, de répression. Il a de son côté la puissance de la richesse et celle de la technique. Tout au long du siècle écoulé, l’Allemagne, l’Espagne, la Grèce, l’Indonésie, le Chili n’ont cessé de le rappeler. Il serait imprudent non seulement de l’oublier mais de ne même plus vouloir y penser.

Qui pourrait dire aujourd’hui ce que seront les révolutions du nouveau siècle ? Et qui pourrait prédire, dans le monde qui s’émiette à mesure qu’il se mondialise, comment les révolutions locales ou nationales pourront transcroître en une révolution mondialisée ou en un devenir révolutionnaire mondial ? Qui pourrait prétendre détenir les clefs et les formes des libertés à venir ? Et qui pourrait prévoir pour s’en prémunir les oppressions anciennes ou nouvelles qui peuvent germer sur les décombres pourrissants du vieux monde ?

Et pourtant, la vieille taupe creuse toujours.

Et pourtant, le spectre sourit encore.

Car l’histoire n’est pas finie et l’éternité n’est pas de ce monde.

Peut-être l’heure est-elle venue de rendre les révolutions à leur pluralité et de les débarrasser de l’encombrante majuscule ; de démêler les temporalités désaccordées pour penser les contretemps de la grande métamorphose annoncée. La révolution permanente est à la fois acte politique et processus social, événement et histoire, rupture et continuité. La concentration et la confusion sans précédent de la propriété et du pouvoir, le partage inégalitaire de la planète, la multiplication des aliénations en tout genre mettent à l’ordre du jour le changement de la malmesure du monde, le renversement des idoles de l’ordre subi, le dépérissement des fétiches étatiques, bureaucratiques et hiérarchiques.

Le doute, qui ajoute sa grisaille au fond de l’air grisonnant du temps, porte moins sur l’urgente nécessité de changer le logiciel de la déraison historique que sur les moyens d’y parvenir. Pour avoir

quelque chance de conjurer la catastrophe, il faut commencer par résister à l'irrésistible et par décréter l'état d'alerte, sur le seuil de la porte étroite où peut, à tout instant, surgir le spectre souriant.

Notes

1. Jacques Derrida, " Marx & Sons ", in Ghostly Demarcations, édité par Michaël Sprinker, Londres, Verso, 1999.
2. Emmanuel Kant, Le Conflit des Facultés, 1797

P.-S.

* Les textes de cet ouvrage publié sur le site ne contiennent pas nécessairement les dernières corrections, introduites au moment de la publication.